

Au pays de Zom, Réalisation et scénario : Gilles Groulx, Canada
(Québec), 1983, 77 minutes

Léo Bonneville

Number 115, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1984). Review of [*Au pays de Zom*, Réalisation et scénario : Gilles Groulx, Canada (Québec), 1983, 77 minutes]. *Séquences*, (115), 29–30.

Images d'ici

« Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. » **La Rochefoucauld**



AU PAYS DE ZOM —
Réalisation et scénario:
 Gilles Groulx — *Images:*
 Alain Dostie — *Musique:* Jacques
 Héту — *Interprétation:* Joseph Rou-
 leau (M. Zom), Françoise Berd (Mme
 Zom), Gaston Lepage (Gaston) —
Origine: Canada (Québec) — 1983 —
 77 minutes.

Il me semble que Gilles Groulx est un assoiffé de bonheur. Par voie de conséquence, il s'affirme comme un révolté impénitent contre ce qui menace toute quête de bonheur. C'est pourquoi il se prétend un « contestataire jusqu'à la fin ». Que conteste-t-il? Tout ce qui brime l'homme. On l'a observé dans son film *24 heures ou plus* (1971-76) et également dans *Première question sur le bonheur* (1977). Ces deux films, tournés le premier au Québec et le second au Mexique, dénonçaient le régime capitaliste sans coeur qui atteignait l'ouvrier dans sa dignité et sa fierté. Or, si on sait interpréter son dernier film qui se veut une « fantaisie jouée et chantée », *Au pays de Zom*, il n'en va pas autrement.

Qu'est-ce donc que ce film? Indubitablement une parabole. Une parabole qu'il faut lire à l'envers. Car tout ici est ironie au deuxième degré. Et pour que le spectateur ne se perde pas en divagations, l'auteur met en scène un seul personnage: un sale ⁽¹⁾ capitaliste. (Les autres intervenants ne sont guère que des comparses.) Et pour bien marquer que M. Zom est un parvenu qui sait se comporter selon sa classe: il chante. Pas de la musiquette. Mais des airs qui s'apparentent à l'opéra. Vous avez bien lu: de l'opéra. Or, l'opéra est spontanément identifié comme un art bourgeois. Voilà M. Zom utilisant un moyen de communication de son milieu. Il chante de grands airs

comme il se donne de grands airs. Entendez-le, dès le début du film, vibrer d'enthousiasme devant « sa » ville. Il chante l'éloge de sa personne. Il vante ses mérites. Et ils sont nombreux. Arrive-t-il d'avoir des regrets? C'est de ne pas avoir assez fait pour les autres. Il déplore les mauvaises situations dans lesquelles se débattent les gens. Mais lui est un homme généreux. Compréhensif aussi. Quand il entre à la maison, il se veut empressé. De même, à son bureau, il se montre aimable avec ses secrétaires. Ne leur offre-t-il pas un après-midi de détente dans sa piscine? Quel homme sensible! Engage-t-il un dialogue avec son secrétaire particulier? C'est pour se défendre habilement. Sans doute M. Zom est un ultra-conservateur. Il regrette le passé bien ordonné et la perte de nos traditions. Même dans les écoles privées qu'il subventionne. (Là, vraiment, on se rend compte que Zom/Groulx n'est jamais entré dans un collège privé, car il saurait que, de tradition, il ne reste que des professeurs qui enseignent.) Imbu de sa personne, M. Zom tient à influencer le monde. Mais il reconnaît qu'il n'est qu'un roi en pantoufles. Car s'il travaille peu, il entend toutefois augmenter ses revenus. Il se targue d'être un disciple de saint Ignace (action), de saint Benoît (contemplation), de saint Jean-de-Dieu (charité) qui sait se pencher sur la misère des autres. Et sans cesse, il s'en remet à Dieu qui l'a préservé de déchoir. Si, à un certain moment, il a perdu la maîtrise de soi, il a pu (grâce à Lui) se ressaisir pour continuer à communiquer sa joie. Homme prudent, il a su accumuler des biens pour se préserver de toute calamité. Il ne manque de rien. Bref, son ego l'aveugle. Il s'avoue illogique avec sa pensée. Il déplore le gaspillage. Chantant avec emphase, il plonge dans la piscine comme pour se

nettoyer de toute souillure. Cela ne l'empêche pas de faire des dépenses extravagantes. Qu'a-t-il besoin d'un cheval de course, lui qui roule en grosse limousine? Or, il consulte des experts avant de prendre cette folle décision. Toujours des dépenses somptuaires. Malgré cela, il affirme être au service de la collectivité, dans une libre économie, pour faire profiter toutes les classes de la société. Pour lui, le bonheur gît dans l'économie libre et dans la coopération. Se voulant mécène, il ouvre une galerie d'art. Raffinement d'un arriviste comblé. Joie inaltérable de l'art, affirme-t-il. Encore un moyen d'acquérir. Toujours plus. C'est bien le capitaliste se nourrissant du capital. Et pour prouver cet amour de la beauté, il rêve de devenir un artiste. Et de mourir en scène, face à la population qu'il a conscience d'avoir bien servie. Et voici M. Zom identifié à Boris Godounov. Scène finale qui est comme le sommet d'une vie à la fois ambitieuse et vaine.

Il faut dire qu'*Au pays de Zom* s'appuie sur deux éléments capitaux: Joseph Rouleau et le chant assumé par le premier. C'est par ces deux intermédiaires que le message (car message il y a) passe. Joseph Rouleau incarne Zom avec une aisance et une gravité qui l'identifient à la perfection à son personnage. Son jeu démontre avec quelle souplesse il peut à la fois s'exprimer autant par le geste que par le chant. Et sa voix profonde le sert à merveille, donnant des assises solides à ce M. Zom prétentieux et fat. J'ajoute que la musique de Jacques Héту, avec ses airs volontairement pompeux, collent admirablement au personnage. Le compositeur a su introduire des « répons » ironiques qui donnent la réplique à M. Zom, quand ce ne sont pas des voix qui gazouillent dans le

(1) Le qualificatif est de M. Zom lui-même.

ciel. Quant aux images, en noir et blanc, elles sont d'une qualité remarquable, la caméra suivant attentivement les déplacements de M. Zom sans rien précipiter, tant cet homme est solennel dans presque tous ses comportements. On peut trouver un peu longue la séquence de la piste de courses, cependant, on se rend compte que M. Zom prend tout son temps avant de se décider à faire un choix. La scène reconstituée de la mort de Boris Godounov montre que tout est éclat dans la vie de M. Zom. Cette représentation symbolique prouve assez que le théâtre est le lieu privilégié de ce capitaliste pour qui tout est spectacle. Non seulement sa vie, mais sûrement sa mort... à venir. D'ailleurs, le film n'a pas de fin réelle. L'auteur ajoute un carton final: À SUIVRE. Il faudra donc continuer à « suivre » les agissements de M. Zom qui entrera bientôt dans le troisième âge.

Le film se divise en neuf tableaux introduits par des cartons roses sur lesquels apparaissent des textes qui orientent la « vision » des séquences. Textes qui sont dans le ton plaisant de l'ensemble du film.

Une fantaisie, nous dit Gilles Groulx. Satire, répliquerai-je. Mais, à y bien penser, il faudrait sous-titrer ce film: fantaisie satirique. Car si la fantaisie est assez ampoulée, la satire jaillit de toute part enflée par l'ironie. Et ce que nous dit finalement le réalisateur (c'est son message irrésistible), c'est que le capitalisme rend l'homme prétentieux et esclave. L'auteur ne nous donne pas de solution de rechange. Il nous laisse devant ce personnage négatif (comme on dirait dans un certain régime), imbibé d'égotisme malgré des générosités ostensibles.

Si on me demandait un texte à placer en exergue de ce film, je

n'hésiterais pas à choisir les paroles de l'Écclésiaste, I, 2: « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ». Évidemment en pensant à M. Zom. Et peut-être aussi au film.

Léo Bonneville.

RENCONTRE AVEC
UNE FEMME REMAR-
QUABLE: LAURE
GAUDREULT — Réalisation et
scénario: Iolande Cadrin-Rossignol —
Images: Jean-Charles Tremblay —
Musique: Pierre Potvin — Interpré-
tation: Louise Dussault (Laure
Gaudreault), Nicolas Marier, Marie
Michaud, Marie-Thérèse Fortin,
Frank Fontaine — Origine: Canada
(Québec) — 1983 — 90 minutes.

Une femme remarquable. Il ne fait aucun doute que Laure Gaudreault en était une, et il valait donc bien la peine qu'on s'y arrête un peu à cette femme en tous points remarquable et qu'on pose un regard attentif sur sa vie et sur sa lutte. Mais qui donc était Laure Gaudreault? Née en 1893 dans la région de Charlevoix, décédée en 1975 après une vie bien remplie, cette femme était l'une de ces innombrables et courageuses institutrices rurales aux droits desquelles elle a consacré sa vie. Célibataire, militante, journaliste, elle s'est battue avec ténacité pour faire respecter et reconnaître le travail d'enseignante, jusqu'alors considéré comme un simple prolongement du travail domestique. En effet, en plus d'enseigner, une institutrice rurale n'était-elle pas tenue aussi de faire chauffer la soupe, d'allumer le poêle dans la classe, de soigner les enfants, tout cela avec un salaire de misère sur lequel elle devait encore prélever l'argent pour le bois de chauffage. Cette situation vécue avec courage et fierté douloureuse par

les institutrices rurales du Québec des années 30 soulève l'indignation de Laure Gaudreault qui prend alors toutes les armes à sa disposition — parole, écriture, savoir, — pour y remédier. Elle y réussira et arrachera de haute lutte au gouvernement en place et à ses collègues la syndicalisation nécessaire à l'amélioration des conditions de travail des institutrices; elle fondera, en effet, le premier syndicat d'enseignantes. D'après Iolande Cadrin-Rossignol, réalisatrice de ce film-témoignage, « Laure Gaudreault », c'est l'histoire d'une passion. Passion d'une femme des années 30 pour une langue, pour un peuple, pour un avenir possible. Passion pour le savoir comme un instrument d'affirmation dans le monde. Passion pour la dignité humaine dans le travail. Une femme remarquable, rurale et comme Déméter, détentrice de la science "initiale" qui donne naissance à une civilisation ». Voilà qui est bien, mais le problème est justement cette passion: où est-elle dans le film de Iolande Cadrin-Rossignol? Nulle part, hélas! Film sans dynamisme, dépourvu de rythme que ce soit dans sa globalité ou à l'intérieur des séquences, sans progression dramatique, Laure Gaudreault nous fait l'effet d'un devoir appliqué mais non inspiré. La reconstitution d'époque, au demeurant soignée et respectueuse, est artificielle et tombe rapidement dans le cliché. Le film est lourdement fabriqué, aussi empesé que les énormes noeuds rouges qui ornent les cheveux de deux sages écolières. Ce film mi-documentaire, mi-fiction n'arrive jamais à intégrer avec intelligence et naturel les deux formes d'expression. Au lieu de compléter et de renforcer les témoignages chaleureux et souvent intéressants de ceux qui ont connu Laure Gaudreault, la fiction ne se contente que de les illustrer de façon

rigide et banale, occupant donc ainsi une fonction strictement pléonastique, ce qui fait que l'ensemble finit par irriter et ennuyer. Quant à Louise Dussault, qui interprète le rôle-titre, elle joue avec emphase et sans conviction. On a parfois l'impression que la fiction n'est là que pour laisser passer quelques unes des ces formules lapidaires dont Laure Gaudreault avait le secret. La mise en scène est lourde, théâtrale et ne réussit jamais à se décider entre la distanciation et l'émotion. Un film banal donc que la conclusion écrase encore davantage: était-il besoin des ces scènes filmées lors de la grève de la C.E.Q.? Le spectateur ne pouvait-il pas comprendre tout seul la portée historique, universelle et éternelle d'une lutte comme celle qu'avait menée, des années durant, cette femme vraiment remarquable qu'était Laure Gaudreault? Ce film vient nous rappeler une fois de plus que les bonnes intentions ne font pas nécessairement les bons films.

Simone Suchet

M ÉMOIRE BATTANTE
 — Réalisation: Arthur Lamothe — Images: Guy Boremans, Jérôme Dal Santo, Daniel Fournier, Serge Giguère, Roger Moride, Jean-Pierre Lachapelle — Musique: Jean Sauvageau — Interprétation: Gabriel Arcand (le jésuite Paul Lejeune) — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 164 minutes.

Depuis 1974, Arthur Lamothe nous a livré plusieurs documentaires sur les Amérindiens. Avec *Mémoire battante* qui concerne les Montagnais, il nous offre un film en trois épisodes. Pour bien situer son propos, le réalisateur nous montre un

extrait d'un film qu'il avait tourné à Schefferville en 1966: *Le Train du Labrador*. On avait littéralement parqué les Indiens. On allait jusqu'à leur vendre l'eau. C'était le constat de leur dépossession territoriale et économique. Aujourd'hui, Lamothe veut nous montrer leur dépossession spirituelle. Les jeunes partent à la ville et les valeurs sacrées en prennent pour leur rhume et leur cancer. C'est toute une culture qui agonise sous l'oeil indifférent de l'histoire contemporaine.

Toute culture véhicule une façon de comprendre le monde qui nous entoure. Cela va jusque dans la perception du paysage intérieur. Comme, par exemple, ces Montagnais qui se mettent dans la peau du caribou afin de mieux cerner son comportement et ses projets. Quand un peuple en vient à perdre son identité spirituelle, on assiste à une sorte de génocide, à une « clochardisation » des valeurs propres. Cette perception du monde extérieur et intérieur

s'accompagne de rituels plus ou moins magiques qui offrent la possibilité de communiquer avec le monde de la transcendance. Arthur Lamothe a inspiré une telle confiance aux Montagnais que ces derniers ont discoursé sur des coutumes millénaires jalousement conservées: la tente à suerie, la tente tremblante, la scapulomancie, l'étang magique, le tambour et les rêves.

La tente à suerie, c'est une sorte de sauna sacré. On commence par chauffer à blanc de grosses pierres qu'on transporte à l'intérieur d'une tente. Ceux qui veulent vivre ce rituel doivent pénétrer tout nus dans cette étuve. Chaque arrivant jette de l'eau sur les pierres et se met à chanter. Les paroles confiées à ces pierres sont transportées par la vapeur vers les esprits. C'est une cérémonie qui permet de rejoindre les esprits qui se tiennent loin des Blancs. On dit que l'esprit du caribou n'aime pas la compagnie de ces derniers.

La tente tremblante, comme



son nom l'indique, c'est une tente qui se met à bouger quand un shaman pénètre à l'intérieur. Sans la toucher, sans rien briser et sans laisser de traces... voilà qu'elle se met à trembler, comme si elle était prise de convulsions. Bouge-t-elle vraiment ou est-ce une vision? Pierre Tobi, le seul Montagnais qui a accepté de raconter sa propre expérience, nous affirme que, lors de son initiation, il s'est surpris à pivoter sans trop s'en rendre compte. Il décrit ce phénomène comme une sorte de grand vent qui vous possède tout le corps. Ensuite, des animaux surviennent. Il nous dit qu'il pourrait reconstruire une autre tente, mais qu'il ne pourrait pas provoquer le rite magique, parce qu'il n'y a participé qu'une seule fois. Ce témoignage à lui seul se présente comme une perle rare en anthropologie.

Autre phénomène étonnant: la scapulomancie. C'est la lecture d'une omoplate d'animal. Mathieu André en fait une devant nos yeux. Il dépose l'os sur la braise. Quand le feu traverse l'os, deux petits trous apparaissent pour indiquer où se trouvent les troupeaux de caribous. Il affirme même qu'urgence il y a, parce que l'os a craqué. Le lendemain, la prédiction se réalisera.

Jean-Baptiste Ashini nous parle de l'étang d'eau stagnante où le réel et l'imaginaire se confondent. Alexandre McKenzie renchérit en nous disant qu'un petit oiseau sort de l'étang en faisant tourbillonner l'eau. Il faut prendre la fuite quand l'étang se vide, parce qu'il cache au fond des bêtes maléfiques. On garde les pouvoirs dans une sacoche qu'on suspend à un arbre. La chasse est l'occasion de rituels spécifiques. Dans le dépeçage du caribou, par exemple, on accroche la peau du panache à une branche. On recueille le sang pour en

faire une soupe, excellente pour la santé. Le sang du caribou fermenté dans sa panse fournit une sorte de boisson délicieuse. On ne gaspille rien. On ira jusqu'à manger des pattes de caribou, peau comprise. Que diriez-vous d'un bon bouillon d'os de caribou? Les Montagnais s'en régalaient.

Il y a aussi le tambour qui joue un rôle important dans leur vie, parce qu'il est sacré. Ce n'est surtout pas un jouet. Dans la détresse, il fait du bien, au dire d'un jeune qui en a été témoin. On s'en sert pour chanter des songes qui se réalisent. Pierre Vachon nous raconte un rêve de caribous qui chantaient sur un lac gelé. Il nous affirme qu'il comprenait les paroles de leur chant. Quand, dans un rêve, une flamme apparaît sur la surface d'un tambour, cela indique exactement l'emplacement d'un caribou. La concentration mentale de l'Indien produit des effets surprenants et prémonitoires. Le Montagnais est à l'écoute de ses voix intérieures et de ses songes. Ce qu'il voit en rêve se réalise. Et un mauvais sort peut tuer quelqu'un à distance.

Mémoire battante, c'est un document aussi précieux que rare. Le dernier film d'Arthur Lamothe m'a semblé plus intéressant que les autres à cause d'un montage plus varié et d'une caméra plus mobile. Il faut signaler aussi la musique de Jean Sauvageau qui vient souligner le côté mystérieux des rituels. Elle épouse parfois la forme d'une incantation.

Nostalgie dépassée que tout cela? Faut-il pleurer sur une culture moribonde? Ce merveilleux film-outil laisse la liberté aux spectateurs de se faire une idée face à cette dépossession, puisqu'il nous présente trois points de vues différents. Celui du Père Paul Lejeune, un missionnaire jésuite qui a décrit et interprété les faits et gestes des Montagnais au

XVII^e siècle. Le documentaire nous offre surtout le point de vue des Montagnais eux-mêmes. Il y a aussi la présence à l'écran d'Arthur Lamothe qui nous propose sa propre vision des choses en prenant soin de préciser que l'individu qui est filmé parle dans le sens de l'intérêt de celui qui questionne. C'est ce qu'on appelle de l'honnêteté envers son public. Le réalisateur nous laisse entendre que là où les Jésuites ont échoué, parce qu'ils n'avaient pas réussi à sédentariser les Indiens, il y a trois cents ans, nos écoles, avec l'aide de nos technocrates, ont réussi: il y a un net blocage dans la transmission de la tradition orale. De toute façon, la dépossession spirituelle d'un peuple, c'est un sujet toujours grave. Seuls en rient ceux qui n'ont pas d'âme.

Janick Beaulieu

A U RYTHME DE MON COEUR — Réalisation: Jean-Pierre Lefebvre, sans montage, tiré de ses archives personnelles. — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 80 minutes.

« Selon les mots mêmes du réalisateur, ce document est un film-journal. Par touches intimistes, à un rythme de création et d'amour pour un passé récent précieux, Lefebvre voyage dans le temps. Isoler des moments privilégiés avec, en toile de fond, des êtres humains (enfants, femme ou maîtresse, amis), des animaux et des choses (neige, maisons, routes, paysages, fêtes), c'est pour lui se prêter à un questionnement professionnel. Dans cette véritable quête d'images, de recherche visuelle, le cinéaste semble nous livrer un testament cinématographique... »

Ainsi se décrit cette nouvelle

oeuvre de Jean-Pierre Lefebvre dans le livret programme des « Rendez-vous d'automne du cinéma québécois ». J'ai vu ce film par une belle journée de septembre, et la douceur de l'air semblait répondre à la langue mélancolique de la vision de Lefebvre.

Un jour, — je pouvais avoir seize ans — on programmait à la cinémathèque de la rue d'Ulm, à Paris, des « films de jeunesse » d'un certain René Clair et je découvris avec émerveillement un monde original et tendre, une vie quotidienne dont la vision et l'enchaînement témoignaient déjà de l'immense talent de celui qui l'avait enregistré avec son oeil magique.

Le film sans montage de Jean-Pierre Lefebvre m'a irrésistiblement ramené à ce que j'avais alors ressenti. J'avoue avoir peu de goût pour ces chroniques familiales. Mais j'avais compté sans le talent, et je me suis fait magnifiquement piéger.

Un peu lent et de texture mince au début, ce journal en images s'étoffe au fil des ans, des événements, des parents, des amis, et entraîne finalement le spectateur dans une giration grave qui finit par exercer une incontestable fascination.

On a aussi l'impression de voir des films touchants et maladroits (et parfois souverainement ennuyeux!) que la famille vous inflige lors des réunions de Pâques ou du Nouvel An. Puis, brusquement, la magie opère: un plan différent, amusant: Marie-Simone marche le long de la route, la caméra la suit et se renverse de 180 degrés; le chat qui joue avec la souris (c'est elle qui gagne!)... La caméra n'enregistre plus des images, elle restitue la vie vibrante, dont le rythme est juste, parce que vrai. N'est-ce pas cela aussi, le cinéma? Et d'un seul coup également, rétrospectivement, on comprend et on aime

davantage, et on veut revoir *Les Dernières Fiançailles*, ou *L'Amour blessé*, ou même *Les Fleurs sauvages...* Enfin, j'ai eu l'impression d'être admis dans l'intimité de Lefebvre, comme j'en avais eu l'impression en lisant les mémoires de Simone Signoret ou celles d'Arthur Rubinstein, sauf que là, le message est saisi sur le vif, et non en différé. Et c'est bien agréable!

Patrick Schupp

POST-SCRIPTUM —
Réalisation: Georges Dufaux — Images: Georges Dufaux — Recherche: Dominique Pinel — Musique: Jérôme Langlois — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 115 minutes.

1979 — Cette année-là, Georges Dufaux provoquait des réactions controversées avec la sortie d'une série de films sur les polyvalentes au Québec. Ce que l'écran renvoyait de notre système scolaire créait la consternation chez de nombreux spectateurs. Pourquoi, se disaient-ils, avoir dépensé tant d'argent pour édifier ces monstres d'écoles qui n'engendrent que le désordre, la frustration et finalement l'insatisfaction et la médiocrité. Rien n'allait plus dans ces maisons qu'on ne savait plus comment qualifier. Et pourtant le regard du cinéaste n'avait rien d'amer. Il cherchait tout simplement à dresser un tableau réaliste d'une situation donnée. Il laissait les jeunes s'exprimer autant par leurs comportements que par leurs dires: les uns et les autres passablement déconcertants. Hélas! c'était l'indéniable vérité. Qu'allait-on former dans ces écoles où le laisser-aller semblait la règle générale?

Et bien! Georges Dufaux ne s'en est pas tenu à ce reportage élaboré et révélateur où il a rencontré plusieurs jeunes d'une quinzaine d'années. Le temps a passé. Ces jeunes, que sont-ils devenus? Qu'est-ce que leur école leur a fourni pour affronter la vie? Et que pensent-ils aujourd'hui de ce temps d'étude (?). Alors Georges Dufaux a remis sa caméra à l'épaule et s'en est allé à la recherche de ces jeunes pour retrouver leur image et leur redonner la parole. Certains ont disparu du paysage. D'autres ont refusé de témoigner. Qu'importe. Ce que le cinéaste nous livre aujourd'hui est un post scriptum significatif. Essayons de tracer le profil de ces jeunes adultes qui trouvent que le temps passe déjà trop vite: 5 ans.

1983 — La majorité des élèves retrouvés considère que leurs études ont été tronquées et inachevées. Certains reconnaissent qu'ils ont perdu leur temps et que si c'était à recommencer cela se passerait autrement. La grande influence qui en a déboussolé plusieurs, c'est le milieu, c'est-à-dire le compagnonnement, la peur d'être exclu du groupe auquel ils appartenaient. Alors ils chahutent comme tout le monde. Ils perdent leur temps comme tout le monde. L'un d'eux va jusqu'à affirmer — c'était le plus déroutant à l'école — que son fils ne fera pas comme lui: il ne fumera pas, il ne courra pas les clubs... Bref, il sera tout autre que ce qu'il a été. En d'autres termes, il devra être ce qu'il aurait dû être lui-même. Cette sorte de compensation, elle apparaît nettement dans les déceptions de ces jeunes. Certains vivent à deux sans toutefois se lier par le mariage. Cela sera moins compliqué s'il survenait une séparation. Ils prendront des arrangements pour l'enfant. Mais ils considèrent qu'il est normal que l'enfant



soit baptisé à l'église, même si les parents ne pratiquent pas leur religion. Cette contradiction, rejeter le mariage mais conserver le catholicisme, ne manque pas de surprendre. Il y a des traditions tenaces. Mais la grande plaie que les jeunes déplorent, c'est le chômage. Ils en parlent avec hargne. Ce sont eux les victimes d'une société déséquilibrée, car ils sont l'avenir. Actuellement ils perdent un temps précieux qui devrait être employé pour l'apprentissage d'un métier. L'école les a tant déçus pour la plupart. Un jeune regrette de ne pouvoir s'exprimer correctement oralement ou par écrit. Il a de la difficulté à écrire une lettre, alors qu'il sait que cela est fort utile et même indispensable dans la vie. Dans l'ensemble, ces jeunes observent que la période scolaire est un temps de transition. Ils passent et les compagnons avec lesquels ils ont partagé une partie de leur jeunesse, ils ne les revoient plus. Chacun a pris son chemin qui ne recoupe pas nécessai-

rement celui de autres. Chacun se débrouille avec le peu qu'il a acquis et rêve toutefois de bonheur.

Pour nous présenter ce tableau collectif, Georges Dufaux a donné la parole aux jeunes les retrouvant dans leur milieu respectif. C'est dire que la parole domine car elle témoigne de l'état d'âme de chacun. Il ne faut pas conclure que l'image est inutile. Au contraire, elle révèle le comportement du père ou de la mère face à son enfant. Et cela est fort significatif. Cependant plutôt que de suivre un personnage dans sa continuité, l'auteur a préféré passer de l'un à l'autre tout en revenant sur l'un ou sur l'autre pour compléter les renseignements. Malheureusement tout ce que le cinéaste a retenu n'a pas la même importance. Le film aurait gagné à être émondé car des personnages resurgissent sans apporter vraiment d'éléments nouveaux. Il faut convenir que le côté inattendu, surprise, j'ose même dire spectaculaire, des

Enfants des normes a disparu pour faire place à un déroulement paisible, trop paisible où l'on discerne le reportage influencé largement par la télévision: cadrage, lieu, éclairage. Entendre des jeunes pérorer pendant presque deux heures devient un peu lassant. C'est dommage. Un montage plus resserré, élaguant des scènes superflues, aurait donné un film consistant et plus attachant. Finalement ce qui compte surtout ici c'est la condition de ces anciens enfants des normes, cinq ans après leur sortie de l'école. Cela nous est rendu avec insistance.

Léo Bonneville

MERCENAIRES EN QUÊTE D'AUTEUR —
Réalisation: Alain d'Aix, Jean-Claude Burger et Morgane Laliberté — Images: Philippe Lavalette — Musique: Toto Bissainthe et Les Gramacks — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 87 minutes.

On les appelle mercenaires. Pour une poignée de dollars, ils vous renversent un gouvernement. Pour quelques dollars de plus, ils mettent une ville à feu et à sang. Bons pour les gens au pouvoir, brutes et méchants pour ceux qui souffrent de leur soif d'aventure et de fortune, ils ont fait plus d'une fois la révolution, dans l'Ouest, comme dans l'Est. Avides de rêves exotiques, passionnés d'armes à feu, aimant le risque, leur seule politique est la politique du mark, du rouble, de la lire, de l'or, du pétro-dollar. Shakespeare les surnommait « chiens de guerre ». Le cinéma et la littérature populaire en ont fait des héros. Mais ces personnages, fascinants et dangereux, existent réellement. La preuve: les

réalisateurs de *Mercenaires en quête d'auteur* les ont rencontrés.

Leur long métrage, certes, n'est pas autre chose qu'un reportage-télé dans sa forme classique. Mais ce qui lui donne un impact aussi puissant est que son contenu, faisant preuve d'une longue et patiente recherche, dépasse votre « dossier de l'écran » habituel. À travers des commentaires judicieux, des interviews, des films d'archives ou encore des extraits de longs métrages de fiction racontant les aventures de ces guerriers très spéciaux, *Mercenaires en quête d'auteur* trace le portrait de ces hommes et de ces femmes qui se chargent d'exécuter les sales besognes pour le compte d'hommes d'affaires influents, de sociétés diverses, ou alors de gouvernements puissants. Le résultat de cette quête étonnamment bien documentée ne laisse pas indifférent. À l'image de ces soldats maniant baïonnettes et mitraillettes, le film est alternativement effrayant, drôle, grotesque, menaçant, dérangeant. Ces gens qui font tout ce qui est en leur pouvoir pour vivre leurs rêves d'aventures, pour devenir des héros de « pulp novels », pour échapper au quotidien et pour se convaincre que la vie est belle et bien un roman, apparaissent à la fois comme des bêtes dangereuses, et des caricatures inoffensives de James Bond et autres espions. Sérieux et fort drôle, passant de l'exposé à la satire, *Mercenaires en quête d'auteur* cerne efficacement le phénomène du mercenaire, et interpelle notre société qui lui a donné naissance.

Ce qui demeure le plus intéressant dans ce reportage d'une ironie mordante férocement original par son sujet est justement cette balance entre la réalité et la fiction. À l'image du mercenaire qui ne sait plus lui-même s'il existe vraiment ou s'il n'est qu'un personnage fictif tant il s'est

conditionné à vivre ses fantasmes, le long métrage joue sans cesse sur ces deux niveaux. La fiction et la réalité se questionnent l'un et l'autre, de même que certains passages documentaires nous paraissent totalement irréels tant les faits montrés ou relatés nous semblent incroyables.

Reportage-télé, ce film l'est certainement. Mais ce n'est pas tous les jours qu'on nous convie à des dossiers si intelligemment faits et — surtout — si intéressants. Cette plongée dans l'univers de ces mercenaires en quête d'auteurs-producteurs afin de poursuivre leur série d'aventures et de continuer à évoluer dans la fiction qu'est devenue leur vie fascine. On ne peut demander plus.

Richard Martineau

COMME EN CALIFORNIE — Réalisation: Jacques Godbout et Florian Sauvageau — Images: Jean-Pierre Lachapelle — Commentaire: Jacques Godbout — Recherches et entrevues: Florian Sauvageau — Musique: François Dompierre — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 80 minutes.

Depuis quelques années, Jacques Godbout et Florian Sauvageau ont manifesté leur intérêt pour des problèmes aigus de notre temps. Ils ont observé ce qui influençait, non seulement les sociétés, les collectivités, mais aussi les individus. Avec *Feu l'objectivité* (1979), ils se rendaient compte que le point de vue de l'observateur marquait toute vision, avec *Derrière l'image* (1979), que ce que nous renvoie le téléjournal a fait l'objet de manipulations diverses, avec *Distorsion* (1981), que notre regard sur nous-mêmes n'est pas le même que celui des Africains sur nous, avec *Un*

Monologue nord-sud (1982), que les rapports entre le Canada et Haïti manquent vraiment d'équilibre. Aujourd'hui, avec *Comme en Californie*, ils constatent que cette région des États-Unis, une des plus riches du monde et des plus fertiles en recherches humaines, imprime son cachet sur notre comportement.

En fait, nos deux réalisateurs sont à la recherche du Nouvel Âge. Ce Nouvel Âge, évidemment, nous vient de la Californie. Et une chanson poussée par Louise Forestier nous le rappelle intensément. C'est là, en Californie, que tout s'industrialise et se commercialise. C'est de là que l'on propulse les modes de vie les plus hardis qui atteignent inévitablement les pays occidentaux avides de méthodes efficaces. Ces modes concoctées grâce à des produits venant souvent d'ailleurs, particulièrement de l'Orient, rejoignent des adeptes de plus en plus nombreux. D'où la méditation transcendente (ou autre) qui semble un des éléments importants de notre bien-être. L'attention à soi. Le retour sur soi-même. Car, dans ce Nouvel Âge, tout semble se ramener à soi. Et d'abord aux soins du corps qui prennent une place primordiale dans la vie d'aujourd'hui. D'où la rage du jogging qui impose des mortifications exigeantes. C'est la nouvelle religion du corps. Rien n'y fait: il faut courir. Courir après son équilibre, même si le corps doit en souffrir. Le bonheur est à ce prix.

C'est en visitant les lieux où mijote cette nouvelle philosophie de la vie que nos auteurs nous amènent à rencontrer des gens qui proposent ou appliquent les activités du Nouvel Âge. Chacun y explique sa méthode: que ce soit Steven Halpern qui, avec sa musique relaxante, et vendue *urbi et orbi*, cherche à apaiser les âmes fatiguées, que ce soit cette ancienne diplô-

mée de la Sorbonne qui, sous ses doigts magiques, tente d'assouplir les corps en détresse. Tout est combiné pour assurer repos, calme et sécurité.

Ce Nouvel Âge devait se répandre comme une source bienfaisante. Et le Québec n'en est pas privé. Oui, « Comme en Californie », chante toujours Louise Forestier. Alors, voici Maurice Clermont, passé maître dans le jogging de l'esprit, qui attire de plus en plus d'étudiants de Laval pour une cure thérapeutique, voici Jacques Languirand, avec son gros rire explosif, qui part par quatre chemins baliser de nouvelles avenues, voici Michel Bélaïr, exemple à l'appui, qui propose l'intégration posturale, voici un industriel beauceron, millionnaire par surcroît, Georges Lacroix qui, par la relaxation, comme dit sa femme Jacqueline, doit se délivrer d'un point crucial qui affecte sa sérénité. Comme on le voit, ce Nouvel Âge ne laisse personne indifférent de quelque milieu qu'il soit. Chacun

cherche une voie pour parvenir au bonheur. Pourquoi ne pas entrer spontanément dans ce Nouvel Âge? Malheureusement aucune garantie n'est offerte. Mais pourquoi ne pas tenter sa chance? Une promesse incalculable est attachée à cette entreprise. Il faut savoir en profiter. C'est sans doute ce qui explique que les joggeurs se multiplient. Quand le corps est maîtrisé, tout va mieux. L'esprit trouve sa délivrance.

Jacques Godbout et Florian Sauvageau nous ont présenté un film fort intéressant, nous révélant les sources de cet engouement pour le Nouvel Âge. Rien de révolutionnaire dans leur approche. Uniquement des témoignages qui s'enchaînent comme une démonstration. On peut relever le commentaire de Jacques Godbout, à la fois spirituel et ironique à l'endroit de cette nouvelle religion. Il faut dire que les adeptes regorgent. Et les gestes sacrificiels s'affirment ostensiblement. Espérons que les vœux des

« enfants du verseau » seront exaucés.

Léo Bonneville

EN DERNIÈRES PAGES
— Réalisation: Jean Tessier
— Images: Jean Tessier —
Musique: Bernard Bonnier — Ori-
gine: Canada (Québec) — 1983 — 109
minutes.

C'est grâce à eux si nous pouvons lire notre journal les premières heures de la journée. Pourtant, lorsqu'ils connaissent de graves problèmes en ce qui a trait à leur condition de travail, lorsqu'ils tentent de se regrouper pour résister, lorsqu'ils utilisent des moyens de pression pour changer leur quotidien, c'est tout juste si un entrefilet est publié dans ces journaux qu'ils produisent. Leur situation ne fait jamais la première page et ne semble pas intéresser les journalistes plus qu'il ne le faut. Eux, ce sont les travailleurs et les travailleuses de l'industrie de la forêt et de celle des pâtes et papiers. Et *En dernières pages* de Jean Tessier corrige ce silence.

Bien sûr, ce n'est pas la première fois qu'une caméra est braquée sur le milieu de travail de ces hommes et de ces femmes afin de dénoncer les abus du patronat dans ce domaine. Mais le regard de Tessier, attentif aux moindres détails et soucieux de couvrir toutes les facettes de la question, ressort clairement de la mêlée. Rien ne semble lui échapper: des bûcherons aux ouvriers qui traitent le papier, en passant par tous ceux et celles qui évoluent dans cette industrie (le film nous fait assister à tout le processus menant de l'arbre au journal: *Genèse d'une lecture*), les problèmes de tous et chacun nous sont clairement présentés:



danger d'empoisonnement à cause des produits chimiques, pollution, blessures, heures de travail impossibles, surdité, etc. par des témoignages vivants et spontanés.

Là réside la grande qualité de ce documentaire en noir et blanc: le réalisateur s'est mis au niveau des gens à qui il laisse la parole. Ici, pas d'enquêteurs qui, tel un groupe de chasseurs en expédition, descendent dans les abîmes de la condition ouvrière pour nous présenter ce qui se passe « là-bas » (comme le faisait en quelque sorte Denys Arcand avec *On est au coton*). On sent que le cinéaste ne joue pas à l'explorateur, mais plutôt qu'il est avide d'apprendre. Les

images qu'il nous envoie ne sont pas des cartes postales ou des trophées qui dénotent une approche teintée de supériorité intellectuelle, mais bien des constats, des notes de cours, des clichés à la fois candides et justes. Qui plus est, même si la photographie est souvent superbe, il n'y a pas de place pour un esthétisme déplacé qui transformerait ce discours instructif en discours romantique — un autre élément qu'on retrouvait dans le long métrage d'Arcand et qui témoignait d'un certain snobisme. *En dernières pages*, par sa sincérité, son honnêteté et son intérêt, de même que par l'ampleur de son regard qui saisit à la verticale toute une industrie, constitue un modèle du

documentaire social. S'effaçant derrière les ouvriers qui nous font part de leurs craintes et leurs problèmes nombreux, Jean Tessier leur redonne la place que plusieurs média leur ont longtemps refusée. Ce n'est pas de la modestie. Appelons plutôt cela de l'humilité. L'humilité d'un cinéaste-documentariste qui veut connaître la situation ouvrière des employés de l'industrie des pâtes et papiers — sans vouloir jouer au 'colonisateur' culturel, ou au missionnaire sociopolitique. Et qui nous ramène des témoignages nous montrant que si les ouvriers du textile sont au coton, ceux-ci sont au bout de leur rouleau.

Richard Martineau

Avez-vous les numéros spéciaux de *SÉQUENCES* ?

no 82 — Norman McLaren (180 pages) 3 \$

no 91 — L'animation à l'O.N.F. (200 pages) 4 \$

no 100 — Les artisans du cinéma québécois (172 pages) 4 \$

no 111 — Pierre Perrault (100 pages) 2,50 \$

et l'Index des 111 numéros 20 \$

Dans notre prochain numéro

L'itinéraire cinématographique d'Anne-Claire Poirier